

Ravir les lieux

Hélène Dorion

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, H. (1999). Ravir les lieux. *Liberté*, 41(6), 55–59.

HÉLÈNE DORION

RAVIR LES LIEUX

D'ici bouge la lumière. Regarde
le vide lourd sur l'épaule
éparpillé parmi les fenêtres.
Cherche ce que tu appelles, l'impossible
mosaïque silencieuse du voyage
et la lampe qu'on dirait brûlée
par le temps. Regarde seulement la pièce
où résonne ta vie. L'ombre jamais vue
visible maintenant, dans les yeux
du soir. Et les livres.

Entre toutes terres, le centre, la maison
plus au centre, le jardin : sillons
que tu racles, bêches de l'âme
tirant vers toi le soleil
les eaux de pluies sur les pétales
à peine apparus. Au cœur de ce monde
la chair noircie du nom, théâtre des choses
que tu livres aux vents. Quel oiseau naît
de l'oiseau blessé ? Tu refais ta demeure
chaque jour, on imagine le sol
sous la main, l'arbre haut des saisons
le ciel planté dans la fenêtre, le geste superbe.

D'autres visages, d'autres pas. Le regard
souple la mémoire, un peu partout des images
des villes. Mers, montagnes et maisons
s'entassent : un seul voyage pourtant, ainsi s'effeuille.
Des papiers s'affolent, dévorent la nuit.
Grandiront dans ta bouche.
On allume des flammes, de minuscules pierres
que l'on disperse autour de toi
et bientôt tu confonds les ombres
aux signes vivants de ton corps.

Ici l'escalier d'où monte
et redescend l'histoire, en ce détail
que tu incarnes. Des mots poussés
derrière le silence. Peu importe
l'espace qui te laisse à toi-même
— et flotte entre ces murs, le craquement des objets —
tu vois la fenêtre, là remue le monde
un vent d'aube, et les notes du piano
lentement tournoient.

Tu poses le pied, c'est la mer
qui te dénoue. Tu oublies presque la plaie
la pierre gisante, sur le fil de la mémoire.
Depuis des années, tu regardes les branches
comme des racines, qui s'approchent enfin.

Une fenêtre. Presque le mur entier. Elle donne sur les arbres. Derrière, encore des arbres. Puis le lac. Dans la pièce de travail, tout se retourne vers cette fenêtre : table, fauteuils, chaises ; sitôt levés, les yeux voient ce monde d'arbres et de ciels. Voient ce dehors qui est le dedans.

Peu de murs que n'habitent pas les livres. Ou les tableaux. Murs de bois, plafond de bois à angles multiples, plancher de bois. Arbre, encore. Des rayons remplis de livres, et devant, des photographies — proches visages des rencontres, paysages, ciels encore —, des cartes postales, des objets rapportés de voyages. La table de travail et son incessant mouvement de livres, carnets, courriers, plumes, papiers, pierres et fossiles. Aussi un sablier, une boussole. D'autres pierres — quartz, limonite, lapis-lazuli, fluorite —, un cœur de mer et deux méditants en bois. Devant la fenêtre toujours, la table d'ordinateur. Mêmes objets. Et dans l'espace d'écriture que prolonge une pièce de lecture, des lampes, ici et là, petites lampes de faible intensité.

À l'étage de ma maison, à la hauteur de la ligne des montagnes que je perçois au loin, à travers les branches d'arbres, dans cette pièce de travail tout habitée, je trouve un désert. Aussitôt dedans, je peux être dehors : en cet intérieur du monde d'où viendrait le poème. Ne serais-je qu'en ce dehors : dedans.